

Ducháček, Otto

L'œuvre [i.e. L'oeuvre] de Maxmilian Křepinský

Études romanes de Brno. 1966, vol. 2, iss. 1, pp. 9-21

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113545>

Access Date: 29. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

A. LINGUISTIQUE

L'ŒUVRE DE MAXMILIAN KŘEPINSKÝ

OTTO DUCHÁČEK

En automne 1965, on a fêté le 90^e anniversaire de M. Maxmilian (Maximilien) Křepinský, professeur émérite de philologie romane à la Faculté des Lettres de l'Université Charles (Prague), chevalier de la Légion d'honneur, et décoré de la Médaille d'or de la Liga Románá.

M. Křepinský naquit le 9 octobre 1875 à Turnov dans la Bohême du Nord.

Après de brillantes études dans l'un des lycées de Prague où il passa aussi son examen de maturité (baccalauréat) en 1895, il se fit inscrire à l'Université tchèque Charles-Ferdinand (Prague). Il y suivit les cours des philologies romane et germanique jusqu'en 1898, année où il partit pour Paris afin d'y approfondir ses connaissances à la Sorbonne, à l'École des Hautes Etudes, au Collège de France et à l'École des Chartes.

Revenu dans sa patrie en 1889, il fut d'abord professeur de lycée à Jičín et à Prague.

En 1909, il se fit habilitier pour la philologie romane à l'Université de Prague et y fut chargé tout de suite des cours de grammaire historique française et de la direction des séminaires. En 1919, il fut nommé professeur ordinaire de philologie romane et examinateur de langue et littérature françaises.

En 1916, il fut élu membre de l'Académie tchèque des Sciences et des Arts. A partir de 1923, il fut encore membre de la société savante Královská česká společnost nauk.

L'occupation nazie de la Bohême et de la Moravie interrompit son activité pédagogique puisque toutes les écoles supérieures tchèques ont été supprimées par les Allemands. Mis en „retraite provisoire“ par les occupants, il déploya, n'ayant plus de tâches pédagogiques, toutes ses activités scientifiques en les centrant sur le domaine de l'évolution historique des langues romanes.

La deuxième guerre mondiale finie, M. Křepinský reprit ses fonctions universitaires, mais, étant septuagénaire, il ne les exerça que jusqu'en 1946, c'est-à-dire jusqu'à ses 71 ans. Cependant, tout en ayant pris sa retraite, il continua néanmoins, jusqu'en 1961, ses conférences destinées aux assistants et aux jeunes scientifiques.

Pendant ses études à l'Université, il fut formé d'abord par Jan Urban Jarník, fondateur de la romanistique tchèque. Il suivit ses conférences sur la grammaire

historique comparée des langues romanes et ses cours de langue roumaine qui était au premier plan de l'intérêt de J. U. Jarník. C'est peut-être à lui que M. Křepinský doit d'avoir des intérêts semblables. Toutefois il faut constater qu'il n'a commencé à s'occuper du roumain qu'en 1923, donc après la mort de son maître.

Pendant son séjour à Paris en 1898—1899, il fut influencé par trois excellents savants français. Il reçut une solide formation philologique de Gaston Paris orienté plutôt vers l'histoire de la littérature. M. Křepinský éveilla son attention par sa conférence sur le rapport de la source de *Gregorius* par Hauptmann d'Aue avec les légendes françaises de St. Grégoire. G. Paris l'invita à approfondir, élargir et publier cette étude. Après l'avoir remaniée à fond, complétée et richement documentée, M. Křepinský la publia en 1905 sous le titre *O poměru předlohy Hartmannova Gregoria k starofrancouzským legendám o sv. Řehoři*.¹ Dans cet ouvrage, il prouva qu'aucun des poèmes octosyllabiques français ni leur compilation n'avaient pu servir de base à la traduction allemande par Hauptmann, mais que cette dernière, ainsi que la traduction anglaise, avaient pour modèle un poème plus ancien qui avait servi de modèle même aux versions françaises.

Il revint encore une fois à la question de la classification et de l'origine des légendes de Saint Grégoire, il publia ses nouvelles recherches sous le titre *K roztrídění a původu legend o sv. Řehoři*² et les présenta comme thèse. Il y traite 12 légendes: française du XIV^e siècle, bretonne, anglaises (il y en a trois), slaves (bulgare, croate et deux serbes), copte, celle de Volksbuch et celle qu'on trouve dans *Gesta romanorum*. Il fait d'importantes réflexions sur leurs sources et sur leur généalogie. Il démontre d'une manière convaincante que la version primitive est d'origine celtique et qu'elle a été composée au X^e siècle ou plus tôt.

Dans sa troisième étude philologique *Quelques remarques relatives à l'histoire des Gesta Romanorum*,³ il démontra que ce recueil avait été composé avant 1326 dans un des monastères de bénédictins non loin du lac de Constance.

Sa dernière étude philologique est consacrée à la recherche de la source de la légende de Maelduin par Julius Zeyer. Elle parut sous le titre „Zeyerova Maeldunova výprava a její pramen“.⁴

Pendant son séjour à Paris, M. Křepinský étudia aussi la phonétique organogénétique et surtout la phonétique expérimentale sous la direction de l'abbé Joseph Rousselot ce qui l'aida plus tard à bien comprendre et à expliquer divers changements phonétiques. S'étant intéressé à l'emploi du palais artificiel, il en écrivit l'article intitulé „O umělem patru a jeho užití“.⁵

¹ Praha, Česká akademie pro vědy, slovesnost a umění, 1905, 113 pages.

² Praha, Královská česká společnost nauk 1907, 96 pages.

³ *Le Moyen Age* XV, 2^e série, 1911, 35 p., Paris, Librairie ancienne H. Champion.

⁴ *Časopis pro moderní filologii* II, 1912, 37—42 et 146—147.

⁵ *Časopis pro moderní filologii* I, 1911, 236—245.

Jules Gilliéron l'introduisit dans la dialectologie française et lui fit connaître les méthodes de la géographie linguistique. M. Křepinský s'en servit souvent dans ses travaux postérieurs: en examinant n'importe quel phénomène, il tenait toujours compte de l'étendue territoriale des changements en question. Toutefois un seul de ses travaux porte une empreinte évidente de J. Gilliéron: „Le changement d'accent dans les patois gallo-romans“⁶. Il y examine, à la base de l'ALF, l'accent dans quelques mots typiques et il arrive à en conclure que, dans les patois français, l'accent glisse de la dernière syllabe sur la première dans les mots bissyllabiques et à la pénultième ou à l'antépénultième dans les mots polysyllabiques.

Plus que par son premier maître J. U. Jarník, qui lui avait appris les principes néogrammairiens, et par les trois savants français qu'on vient de mentionner, M. Křepinský fut influencé par l'œuvre de Wilhelm Meyer-Lübke. Très souvent, il part, dans ses ouvrages, des assertions de ce romaniste viennois pour continuer ses recherches, pour les compléter ou pour polémiser avec lui. Il l'estime le plus de tous, vraisemblablement à cause de son acribie et de sa méthode strictement logique. C'est peut-être grâce à l'étude de son œuvre qu'il cesse de s'intéresser aux problèmes de philologie et d'histoire littéraire et qu'il consacre désormais (à partir de 1913) tous ses efforts à la solution de problèmes linguistiques. Il reste toujours fidèle aux principes néogrammairiens auxquels il apporte cependant une innovation importante: l'emploi systématique et bien pensé de la chronologie relative.

En 1913, il publie un exposé d'une grande portée: „O historické mluvnici románské založené na chronologii“⁷. Il y trace le programme de son activité scientifique à venir, une conception nouvelle et très originale de la grammaire historique. M. Křepinský reconnaît que ses prédécesseurs ont accumulé beaucoup de faits, de connaissances, formulé des lois phonétiques valables sans exceptions dans certaines conditions et à un moment historique donné, mais il ne veut pas se contenter de la méthode descriptive. Il proclame pour son but la création de la grammaire historique „pragmatique“ propre non seulement à décrire les changements, mais encore à en trouver les causes et à établir leur filiation. A son avis, il faut donc rejeter la classification schématique traditionnelle, il est important de ne pas détacher l'évolution d'un son de celle des autres, de ne pas traiter des phénomènes phonétiques séparément sans se soucier de phénomènes morphologiques et syntaxiques, mais, bien au contraire, il faut suivre leur interdépendance et leur interaction mutuelle. C'est seulement en suivant toutes les catégories de changements linguistiques simultanément et dans leur totalité, qu'on pourra aboutir à comprendre l'évolution organique de la langue. Pour atteindre ce but, il faut d'abord trouver la suite chronologique de tous les phénomènes, de tous les changements. Ce sera une base solide pour découvrir la connexité causale de ces changements, expliquer tout changement en tant que conséquence

⁶ *Revue de Philologie française* 1914, p.

⁷ *Časopis pro moderní filologii* III, 1913, p. 414—426.

de certaines causes. Il faut donc décrire et expliquer tous les changements dans leur ordre chronologique sans les détacher les uns des autres. Or on ne peut vérifier leur ordre chronologique qu'à l'aide de la chronologie relative étant donné que la chronologie absolue ne nous informe pas bien du commencement des changements puisque la langue écrite et surtout l'orthographe sont conservatrices. Toutefois il est vrai que la chronologie relative ne peut nous rendre d'aussi bons services dans la morphologie et dans la syntaxe que dans la phonétique. On ne peut s'en servir en étudiant les changements causés par les phénomènes psychologiques (par exemple l'analogie). Il est préférable de la combiner avec la chronologie absolue et de se servir, autant que possible, de la géographie linguistique, car l'étendue territoriale des phénomènes étudiés est un des critères de l'époque de leur naissance. La suite chronologique des changements phonétiques peut être représentée par des séries du type $^ae > 0$ | $|e \text{ dipht.} |^{lab}_i^d > 0$ | $-d > -d$ | $lab + d > d$ (cette série détermine la chronologie des changements réalisés dans les mots *tenerum* et *tepidum*).

M. Křepinský se rend bien compte de ce que la réalisation de cette méthode est beaucoup plus difficile dans la morphologie et surtout dans la syntaxe où les changements dépendent de plusieurs causes d'ordre différent et ne se réalisent que lentement et progressivement.

Il répète ses idées encore plusieurs fois, sous une forme toujours mieux pensée et travaillée avec plus de précision. C'est surtout dans l'introduction à sa grammaire historique française deux fois remaniée⁸ et dans *Romanica* (cf. ci-après).

Le 1^{er} tome de sa grammaire (phonétique historique) est élaboré d'une manière très originale et ce d'après sa théorie exposée ci-dessus. Tous les changements sont expliqués et commentés dans l'ordre chronologique. On a complètement rejeté la division en vocalisme et consonnantisme, en voyelles accentuées, initiales, posttoniques, etc.

Dans les 2^e et 3^e tomes (déclinaison et conjugaison), M. Křepinský garde la répartition traditionnelle, mais il a égard, autant que possible, à la chronologie des changements expliqués. Dans le dernier tome (syntaxe), il examine tout d'abord les constructions attestées déjà en latin archaïque, puis successivement celles qui existent en latin classique, en latin vulgaire et en bas latin, ensuite les innovations communes à toutes les langues romanes, à certains groupes de ces langues et enfin celles qui ne se sont effectuées que dans la Gaule du Nord et qui, par conséquent, sont caracté-

⁸ *Nástin historického hláskosloví francouzského v chronologickém postupu*, Praha, Klub moderních filologů, 1919, 1923^a.

Historická mluvnice francouzská. I. část: *Hláskosloví*, Praha, Klub moderních filologů 1930, 608 pages dactylographiées.

Nástin historického tvarosloví francouzského, Praha, Klub moderních filologů. I. díl: *Skloňování*, 1925, 1935^a, 343 pages dactylographiées.

Historická mluvnice francouzského jazyka III, Skloňování jmenné, Praha, Klub moderních filologů 1939.

ristiques du français. Il aime à se servir de la méthode comparative, par exemple pour documenter la chute des voyelles posttoniques, il cite, entre autres, *laridu* — transylv. *lard*, it. *larde*, log. *larđu*, eng., frioul. et fr. *lard*, prov. *lart*, cat. *llart*, esp. *larđo*.

M. Křepinský sacrifia toute sa vie à approfondir et à compléter ses recherches concernant l'évolution phonétique des langues romanes à l'aide d'un emploi systématique de la chronologie relative et de la géographie linguistique.

Fidèle à sa conception, il part, dans ses exposés, de l'état en latin vulgaire auquel il a voué, dans les premières années de son activité universitaire, des cours spéciaux de deux semestres destinés aux romanistes.

Resté toujours adhérent de l'école néogrammairienne, il est attiré, par la méthode historique comparative, à comparer l'état de choses dans diverses langues romanes à une époque donnée, surtout dans les premiers siècles de notre ère. Dans l'article „Les correspondants non identiques des *ō* et *ū* latins en espagnol, en portugais, en catalan et en italien“⁹, l'auteur montre, entre autres, que ces deux sons ont évolués de différente manière non seulement en sarde, en roumain et en albanais, mais, dans certaines conditions, même dans les langues citées dans le titre devant l' *ñ* le plus ancien provenant de *nj*, *gn*, et, en espagnol et en portugais, même de *njʎ*.

En examinant, dans deux articles, l'évolution de *dy*,¹⁰ il explique par l'influence des faits historiques la différence des résultats de ce groupe entre la Romania occidentale et la Romania orientale. Il montre que *dy* a commencé à être modifié déjà au 1^{er} siècle en italien, en rhéto-roman, en illyrien et en roumain et que, contrairement à ce que prétend Meyer-Lübke, il a changé d'abord en *dz* ou *ddz* et plus tard en *ddž*. Il prouve ensuite que déjà au 2^e siècle, les variantes phonétiques de ce groupe laissent entrevoir huit territoires répondant aux langues romanes postérieurement formées ce qui fait supposer que la différenciation des langues romanes commence au moment même de la romanisation parce que les indigènes assimilent le latin de manière diverse d'après leurs caractères ethniques, leurs qualités physiologiques et psychiques. M. Křepinský assure que „au 1^{er} et, à plus forte raison, au 2^e siècle, on ne peut plus considérer comme latine la langue parlée dans l'Empire. ...certains phénomènes se sont répandus, au cours des 1^{er} et 2^e siècles ap. J.—C., dans la Romania entière, mais, à peine adoptés, il prirent dans la bouche de la population de l'Empire une forme différente de celle sous laquelle ils avaient été transmis. Il y avait donc une

⁹ *The Romanic Review* IX, 1, 1918, 99—107.

Le même article a paru en tchèque: „Románské drobnosti: 1. O nestejných výsledcích latinského *ō* a *ū* za stejných podmínek ve španělsčině, portugalštině, katalánštině a italštině“, *Časopis pro moderní filologii* V, 1916, 35—42.

¹⁰ „O *dj* ve východní oblasti jazyků románských“, MNHMA, Sborník na paměť čtyřicetileté učitelské činnosti prof. J. Zubátho, Praha 1926, p. 120—131.

„Varia romanica: 1^o Le traitement de DY entre voyelles dans la Péninsule ibérique et les origines des langues romanes,“ *Časopis pro moderní filologii* XXV, 1939, p. 56—62 et 186—197.

certaine unité de civilisation dans l'Empire, mais il n'y avait plus d'unité linguistique; il n'y a pas non plus de période romane dans l'histoire des langues romanes puisque, dès le moment où les indigènes ont adopté les mêmes éléments de la langue latine, ils les assimilent en s'en servant: immédiatement après la période latine commence la période roumaine, française, provençale, etc. Les langues romanes peuvent donc être comparées ... à un groupe d'étangs. Bien que le sol de quelques-uns soit d'une même composition, chacun a sa propre faune et sa flore. Une inondation en envahit d'abord un, puis un autre, en franchit les digues, en sillonne et trouble le fond et leur apporte l'humus qui se dépose, en couche d'une épaisseur différente, suivant les conditions naturelles du sol, sur leur fond. De cette manière, l'inondation, partant d'un même endroit, nourrit, un à un, tous les étangs d'un même humus qui se mélange avec celui du fond de chacun et apporte, en même temps, des germes d'organismes animaux et végétaux qui, se développant, étouffent tantôt tout à fait, tantôt au moins partiellement, les organismes originaires. Mais ces germes, bien que provenant du même endroit et appartenant aux mêmes espèces, s'adaptent au milieu nouveau et produisent des variétés. A cette série d'inondations en succèdent d'autres, moins catastrophiques, partant tantôt du même endroit, tantôt d'endroit différent, gagnent soit tous les étangs, soit quelques-uns, leur amènent de nouveaux germes et établissent une nouvelle communauté entre les étangs voisins ou vivent toujours encore des organismes qui décèlent les dispositions disparues des périodes antérieures“ (p. 196—197).

Il ne faut pas oublier l'excellent exposé sur „L'infinif *colligere* dans les langues romanes“,¹¹ dans lequel M. Křepinský traite de la suite des changements phonétiques qui se sont effectués dans cette forme verbale dans les langues et dialectes romans. Il arrive à les dater et à en tirer certaines conclusions valables pour l'évolution linguistique de la Romania en général. Citons en celle-ci: „Les faits qui se groupent autour des infinitifs de *colligere* se sont produits dans la période qu'on appelle latin vulgaire. Ils ne couvrent tous ni le territoire roman entier, ni le territoire identique. Ils sont de deux sortes: ceux qui sont nés indubitablement en Italie sont répandus sur une partie plus ou moins grande de la Romania; d'autres, nés indubitablement hors de l'Italie restent confinés aux régions où ils se sont produits. ... Il ressort de tout cela qu'à aucun moment de leurs rapports avec Rome, les populations des provinces ne parlaient pas le même latin que les Romains: chacun des pays conquis avait, dès le début, un développement linguistique autonome“ (p. 493, § 3, 3). Il arrive à constater que seul l'infinif sarde est „le descendant direct et légitime de la forme représentée par latin *colligere*“; que la forme recomposée dans le Nord-Est de la Romania est plus jeune que l'infinif sarde, mais antérieure à l'infinif analogique italien, aux infinitifs espagnol et portugais en *-ér* et aux infinitifs en *-ir*, créés en

¹¹ *Omăgiu lui Iorgu Iordan cu prilejul împlinirii a 70 de ani*, București, Editura Academiei RPR, 1958, p. 485—493.

Catalogne, en Gaule et dans l'Ouest de la Cisalpine (l'auteur en donne une datation précise); que la romanisation de la Corse, de la Sardaigne et de la Sicile s'est accomplie dans les mêmes conditions qu'ailleurs; que, par suite des rapports avec l'Italie, les provinces romanisées reçoivent des innovations qui se sont produites en Italie dans le latin des Romains de pur sang, mais que ces innovations sont aussitôt adaptées aux habitudes des indigènes.

Préparé par toute une série d'études du phonétisme historique roman citées ci-dessus ainsi que par quelques autres études concernant certains changements phonétiques étudiés dans une seule langue romane (voir ci-après), il entreprend une synthèse admirable et nous la présente dans ses ouvrages *Romanica*¹² et *Romanica II*.¹³

Romanica contiennent quatre exposés très suggestifs et tout à fait convaincants: 1° Du rôle de la chronologie relative dans la linguistique historique (l'auteur y examine le rapport de la chronologie relative à la chronologie absolue, compare la conception de quelques-uns de ses travaux antérieurs à celle de l'étude d'Elise Richter concernant les mêmes problèmes), 2° Les plus anciens changements phonétiques des langues romanes, 3° C^e après une voyelle en français, 4° GN et NG¹ en français. — Cette rédaction définitive des problèmes déjà antérieurement traités est complétée par un tableau synoptique montrant l'ordre chronologique des changements phonétiques à partir de 44 av. J.—C. jusqu'en 544. Il s'agit d'une série extrêmement compliquée, mais parfaitement claire et très instructive.

Romanica II est l'œuvre maîtresse de M. Křepinský, un chef-d'œuvre de l'acribie et de la synthèse. Après l'ayant-propos, où il explique comment il est parvenu à la conviction que toutes les langues romanes ont pris naissance au moment même où les indigènes ont commencé à parler latin,¹⁴ il traite des effets de la rencontre de deux langues. Il y constate que „le latin n'a pas trouvé dans l'esprit des provinciaux une table rase; il ne voyaient pas le monde avec les yeux de leurs conquérants, ils ne percevaient pas les sons avec les oreilles de Romains, ils n'apprenaient pas la langue importée comme l'enfant apprend la langue de ses parents, leur latin avait constamment à lutter avec leur idiome maternel.“ (p. 4). Il assure avec raison que la langue des indigènes a influencé la prononciation, la morphologie, le sens des mots latins et même la syntaxe et que les écoles latines n'ont pu paralyser cette influence. Il s'occupe cependant très peu de changements morphologiques et syntaxiques. Il prouve ses assertions surtout sur le matériel roumain.

¹² *Romanica*, Věstník Královské české společnosti nauk, Třída filosoficko-historicko-filologická r. 1950, č. V, Praha 1952, 48 pages.

¹³ *Romanica II. La naissance des langues romanes et l'existence d'une période de leur évolution commune (latin vulgaire, période romane)*, Rozpravy Československé akademie věd, 68, 13, Praha 1958, 78 pages.

¹⁴ Quant à l'italien, il date sa naissance par la gémination des consonnes devant *y* ce qui a eu lieu (d'après la datation de l'auteur) vers le commencement de notre ère. A partir de ce moment, les langues romanes ne se forment donc plus du latin, mais de l'italien.

Dans le chapitre intitulé „L'autonomie linguistique de la Romania occidentale“, il s'occupe des changements dus peut-être à l'influence du substrat: *u > ú*, *et > it*, nasalisation des voyelles devant les nasales et sonorisation des consonnes intervocaliques. Est caractéristique pour une période postérieure de la Romania occidentale l'influence des sons palataux (issus de diverses innovations) sur les voyelles ouvertes voisines, surtout sur la diphtongaison des *e* et *o*.

Dans „L'autonomie linguistique des Balkans romans“, l'auteur soutient que cela s'est réalisée par la scission du *t'* provenant des groupes de consonnes latins *ct* et *cy* et que déjà la fusion des produits de ces deux groupes signale la naissance du roumain.

„L'autonomie linguistique de la Sardaigne“ est prouvée par les traits originaux de son vocalisme: les différences entre *i* et *e*, ainsi que entre *u* et *o*, se sont conservées et, par contre, disparaissent les différences quantitatives: $\bar{i} - \bar{i}$, $\bar{e} - \bar{e}$, $\bar{o} - \bar{o}$, $\bar{u} - \bar{u}$.

Dans les conclusions, l'auteur insiste sur ce que les innovations communes sont originaires d'Italie tandis que les innovations limitées sont nées là où on les trouve actuellement ce qui prouve qu'il n'y avait aucune migration en masse d'une province dans l'autre, mais que l'émigration de Rome dans les provinces continuait.

M. Křepinský a fondé son exposé sur l'étude des changements phonétiques, mais il le complète en constatant certains faits lexicologiques dans l'appendice II basé sur le dépouillement des lettres *I* et *L* du REW. L'influence des substrats et des faits externes locaux a été si grande qu'on ne trouve que 10 % de mots latins (commençant par *i* ou *l*) dans toutes les langues romanes tandis que 25 % de mots ne figurent que dans une seule langue romane. L'appendice III contient la „chronologie des principaux changements phonétiques accomplis dans les langues romanes au cours des premiers siècles de leur histoire“ (à partir du 2^e siècle av. J.—C. jusqu'au 6^e siècle après J.—C.), tableau synoptique bien différent de celui de *Romanica I*, tout autrement conçu, mais non moins instructif. L'auteur a restreint son exposé aux faits principaux et on pourrait les compléter par plusieurs faits étudiés dans quelques-uns de ses articles postérieurs limités au cadre d'une seule langue que nous mentionnerons brièvement dans les lignes suivantes.

Dans un bref article,¹⁵ M. Křepinský étudie, à la base des noms communs et de nombreux noms propres, les formes espagnoles du suffixe latin *-onius* (*-oño*, *-uño* et *-ueño*) et démontre que *-ueño* ne provient pas de la diphtongaison de *o* en *ue*, mais qu'il y avait des étapes *-onium > -oño > -ueño*.

L'œuvre hispanistique la plus importante de M. Křepinský¹⁶ est consacrée à l'exa-

¹⁵ „Různé podoby latinského *-onius*, *-a* ve španělštině“, *Časopis pro moderní filologii* V, 1916, 246—253.

¹⁶ *O vlivu palatálních hlásek na předcházející samohlásky ve španělštině*, Rozpravy III. třídy České akademie věd a umění, Praha 1918. D'après la traduction française de l'auteur même, cette monographie fut traduite en espagnol par V. Garcia de Diego et publiée sous le titre *Inflexión de vocales en español* (Anejos de la revista de filología española 1953, Anejo 3).

men de l'influence des consonnes palatales sur les voyelles précédentes en espagnol. Il s'agit là d'un problème épineux qui cependant a pu très bien être résolu à la base de la chronologie relative parce que le „rehaussement“ des voyelles devant les palatales permet de vérifier l'ordre chronologique de nombreux changements en espagnol et même de maints changements du phonétisme roman, surtout en combinant l'emploi de la chronologie relative avec la méthode de la géographie linguistique (l'examen de l'étendue des variantes dialectales).

Quant au phonétisme français, il faut mentionner la „Chronologie de la diphtongaison des *e*, *o* et *e* en français“¹⁷ et „Prendre — imperativ st. fr. *pren* — *prenons*“.¹⁸ Dans le premier article, il réfute la datation de Meyer-Lübke et celle de Bourciez et prouve que *e* a été diphtongué vers 310, *o* vers 370 et *e* vers 430. Dans la deuxième étude, il démontre que les formes dérivées à partir du radical *pren-* ont pris naissance avant le 10^e siècle, il explique la non-existence de formes analogues dans la conjugaison d'autres verbes et examine les différences dans l'évolution des *-nt* et *-nd*.

Mérite une attention spéciale une étude très bien documentée „Chronologie des changements phonétiques des sons latins qui ont passé au cours de leur évolution dans le parler de Bravuogn par les dentales mouillées *d'* et *t'*“.¹⁹ Elle contient la classification des résultats des *d'* et *t'* dans la Rhétie occidentale, l'examen des rapports chronologiques entre divers changements phonétiques concernant les sons respectifs, un tableau synoptique des résultats des *d'* et *t'* rétiques (p. 68—69) et plusieurs „tableaux“ non moins instructifs montrant la succession des changements dont l'un (à la p. 70) confronte les changements rétiques, italiens et roumains. On appréciera plusieurs importantes observations de détail, surtout d'ordre phonétique, mais aussi d'autres, par exemple: „Voisine immédiate de l'Italie et nouvellement occupée, la Rétie ... a éprouvé une influence plus forte de la métropole que les pays occupés avant elle.“ (p. 141).

En ce qui concerne le phonétisme roumain, il faut citer l'article „De la palatalisation de *C^e.i* et de *G^e.i* en roumain“²⁰ où il traite aussi des groupes TY, CY, QUY, DY, de J- et de GU^e. Il prouve que „la palatalisation des gutturales est un fait roumain bien que la succession des altérations que produit *i* de *ie* soit la même que dans l'Ouest de la Romania“.

Mentionnons encore deux articles récents: „Chronologie de la fusion de \bar{U} avec \bar{O} dans les langues romanes“ et „Le développement de J, GY, DY et G^e, Gⁱ dans l'Est de la Romania“^{20a}. Dans le premier article, il explique les différences de l'évolution

¹⁷ *Časopis pro moderní filologii* XVII, 1931, 55—57.

¹⁸ *Listy filologické* 67, 1940, 186—195.

¹⁹ *Philologica pragensia* III, 1960, 65—70 et 140—145.

²⁰ *Cercetări de lingvistică*, Mélanges linguistiques offerts à E. Petrovici, Anul III, 1958, Suppliment 292—294.

^{20a} Le premier paraîtra dans *Omagiu lui Alexandru Rosetti*, București, Editura Academiei

des voyelles en question dans différentes langues romanes en critiquant quelques affirmations de W. Meyer-Lübke et de E. Richter. Dans le second, il arrive — à l'aide de la chronologie relative et de la méthode historique comparative — à dater la fusion des consonnes respectives à l'étape *d'd'z* par laquelle finit l'évolution commune de l'Est de la Romania vers la moitié du 1^{er} siècle après J.—C.; à constater les conditions dans lesquelles se stabilise le *j* qui en provient; à trouver quelle a été la suite des changements spéciaux pour chacune des langues et des dialectes en question (italiens, rhéto-romans et roumains) et à préciser la durée de l'époque où l'italien influençait les dialectes rhéto-romans et roumains.

Nous avons vu que M. Křepinský se passionnait surtout pour les problèmes de la phonétique historique. Toutefois, il écrivit aussi d'importantes études de la syntaxe dont l'une est consacrée à l'expression du génitif de qualité dans toutes les langues romanes,²¹ une autre à „L'expression du prohibitif latin dans les langues romanes“.²² Dans cette étude, il démontre que, en ce qui concerne l'expression de la défense, la Romania fut bientôt divisée en trois parties: L'Ouest se sert du conjonctif présent, l'Est de la combinaison infinitif-impératif, l'Italie conserve à l'origine les trois modes.

On pourrait mentionner encore les articles concernant la syntaxe du verbe roumain.²³

Sont en marge de l'activité scientifique de M. Křepinský les travaux étymologiques: „Espagnol anchova“,²⁴ traduction remaniée d'un article tchèque,²⁵ „Quelques étymologies espagnoles“²⁶ traitant des mots *camodar*, *empenta*, *bicha*, *biza* et *bezon*, et enfin „Č. *vida* — it. *veda*?“²⁷

Il ne faut pas oublier l'étude lexicologique intitulée „Les adverbess de lieu tirés des thèmes de *hic* et de *ille* dans les langues romanes“.²⁸ En confrontant les formes de ces adverbess dans les différentes régions de la Romania et surtout de l'Italie, il insiste sur leur extension inégale qui prouve le morcellement linguistique du territoire roman même avant l'époque où Mohl place l'unification du latin impérial.

Une place à part occupent les travaux consacrés à l'influence des langues slaves

RPR 1966, p. 451—456, le second dans les *Annali*, Istituto orientale di Napoli, Sezione linguistica 1966, p. 1—39.

²¹ „O vyjadřování latinského genitivu qualitatis v románských jazycích“, *Časopis pro moderní filologii* XXVIII, 1942, 385—396.

²² Istituto orientale di Napoli, *Annali*, Sezione linguistica III, 1961, 89—98.

²³ Nous en parlerons ci-après (voir p. 19—20 et note 33).

²⁴ *The romanian review* IX, 1918, 96—107.

²⁵ „Románské drobnosti: II. **Amplöva* — sic. *ančova* [jan. *ančova*, (it. *acciuğa*); šp. a port. *anchova* (kat. *anzova*); fr. *anchois* (šp. *anchoa*)]; nizz. *amplova* kat. *amploya*“, *Časopis pro moderní filologii* V, 1916, 243—246.

²⁶ *Archivum romanicum* III, 1919, 384—387.

²⁷ *Časopis pro moderní filologii* XXVI, 1940, 158—160.

²⁸ *Annali*, Istituto universitario orientale (Napoli), Sezione linguistica, II, 2, 1960, 201—220.

sur la langue roumaine qu'il trouve d'abord dans certaines constructions prépositionnelles employées sur tout le territoire roumain ou, tout au moins, dans plusieurs dialectes ce qui prouve, à son avis, qu'il s'agit de constructions dues aux Slaves romanisés avant la différenciation linguistique du roumain.²⁹

Dans une conférence,³⁰ faite à l'occasion du congrès des professeurs tchécoslovaques en 1937, il a parlé des emprunts lexicaux slaves en roumain et de l'influence slave qu'on peut vérifier dans la formation du verbe roumain et dans sa conjugaison.

Dans son plus vaste ouvrage de ce domaine „Influence slave sur le verbe roumain“,³¹ il examine très en détail les influences slaves dans la formation et dans la conjugaison des verbes roumains en se servant d'un riche matériel puisé aussi dans les dialectes. Il traite d'abord de certaines formes de verbes isolés (*am, stăi, vino, dam — dădeam — dedeam, stăteam — steteam*), puis du passage des verbes empruntés dans la classe inchoative et dans la conjugaison en *-ire*. Il voue ensuite une grande attention aux suffixes verbaux de provenance slave (*-ui, -ăi, -ni, -i*). Il donne le tableau de l'évolution de ces suffixes dans les dialectes roumains en distinguant les périodes suivantes: commune à tous les dialectes, commune à certains dialectes, istro-roumaine, macédo-roumaine, méglenite et daco-roumaine. Il examine les conditions de la dérivation roumaine en la comparant à la dérivation slave. Enfin il étudie la préfixation. Il arrive à quelques conclusions étonnantes telles que „le roumain a abandonné tous les moyens de dérivation de verbes qu'il avait hérité du latin et ne se sert que des moyens que lui a fourni le slave... Par cette dérivation, le roumain n'est pas une langue romane, mais une langue slave“ (p. 121, § 4, 5254 — du tirage à part) ou bien „Si... la dérivation slave a effacé la dérivation originaire... si, enfin, la dérivation slave a pris racine et est la seule employée à l'époque moderne — tout cela a pu être réalisé seulement par ceux dont les représentations linguistiques slaves étaient vives, claires et fortes, les roumaines, au contraire, vagues, confuses et faibles; donc par les Slaves qui ont appris, dans leur vie journalière, les éléments du roumain, mais qui, eux-mêmes, étaient incapables de créer dans l'esprit roumain, et le faisaient seulement dans l'esprit slave (p. 121, § 4, 5253). Il arrive à d'importantes conclusions concernant la chronologie de la naissance des dialectes roumains. Il faut apprécier l'originalité et la solidité de cette œuvre, le sens pénétrant et l'érudition de l'auteur, même si l'on n'approuve pas tout ce qu'il affirme.

Dans l'article „L'infinifitif abrégé du roumain, imitation du slave?“³² il essaie de démontrer que l'abréviation en question date du XI^e siècle et qu'elle est due à l'in-

²⁹ „O některých rumunských vazbách předložkových slovanského původu“, *Slovanský věstník věnovaný Fr. Pastrnkovi k 70. narozeninám*, Praha 1923.

³⁰ „Rumuni a Slované“, *II. sjezd pro středškolskou pedagogiku a didaktiku v Praze*, 1938, Obor: Moderní filologie.

³¹ *Slavia* XVI, 1938, 1—49, 220—268, et 481—534. Un tirage à part, paru en 1941 (Praha, Česká grafická unie), est complété par un index de mots et un index idéologique.

³² *Románoslavica*, Revue des études slavo-roumaines I, p. 7—10.

fluence des formes abrégées du futur en serbe et en bulgare, formes du type *chvali(ti)* (*cho*)*ču*.

Dans deux articles polémiques,³³ il soutient que l'infinitif roumain s'emploie encore de nos jours dans sa fonction verbale dans le langage populaire et, dans une certaine mesure, en macédo-roumain. En traitant de sa décadence au cours de l'évolution du roumain, il exprime sa conviction qu'il a été évincé par les subordonnées plutôt sous l'influence des langues slaves que par celle du grec ce que assure Sandfeld.

En parlant de problèmes lexicaux dans „L'élément slave dans le lexique roumain“,³⁴ il soutient la même thèse: „La géographie abonde en preuves que les régions aujourd'hui roumaines étaient habitées par les Slaves. Il est vrai que, pour devenir Roumains, les Slaves ont passé par le bilinguisme et qu'un certain nombre de Roumains devaient être bilingues ... (mais ce nombre) devait être relativement petit, et leur connaissance du slave n'aurait pas suffi pour amener dans leur roumain et dans celui des Roumains purs les profonds changements qui détachent le roumain des langues romanes et le rapprochent des langues slaves.“ (p. 161, § 2, 23). M. Křepinský juge que si les Slaves, en tâchant de parler roumain, manquaient de mots roumains pour certaines notions, ils les remplaçaient par les mots slaves. „Ainsi la plus grande partie du lexique slave en aroumain et son équivalent daco-roumain y auraient été introduite par les Slaves, non par les Roumains. ... Les Roumains purs n'ont fait qu'adopter et généraliser les innovations apportées par les Slaves“ (p. 161, § 3, 1).

Pour conclure, nous pouvons constater que l'œuvre de M. Křepinský impose par l'originalité, l'objectivité et la solidité de sa méthode qu'il a pratiquée pendant toute sa vie longue et fertile en travaux scientifiques. Il faut apprécier également son acribie, son exactitude, sa logique imperturbable et son assiduité inlassable. Il a toujours excellé à comparer et classer des quantités de faits bien choisis et interprétés avec une justesse admirable et à en tirer des conclusions convaincantes.

Son goût du travail est prodigieux. Bien que nonagénaire, il publie toujours de nouvelles études qui donnent la preuve que les phénomènes phonétiques n'ont jamais cessé d'attirer son attention. Il continue toujours à projeter plus de lumière objective sur les changements phonétiques dans les langues romanes.

M. Křepinský est un éminent spécialiste qui est resté toujours fidèle à sa méthode analytique et raisonnée ayant pour but de créer une œuvre critique et objective. Il faut apprécier ses vues à la fois judicieuses et fécondes et constater que —

³³ „Přispěvek k dějinám infinitivních vazeb v rumunštině“, Časopis pro moderní filologii XXVII, 1941, 60—70.

„Ještě k infinitivním vazbám v rumunštině“, Časopis pro moderní filologii XXVIII, 1942, 81—84.

³⁴ Mélanges de linguistique et de littérature romanes offerts à Mario Roques, Paris 1952, IV, 153—162.

ayant établi ses principes et tracé son programme au commencement de sa carrière scientifique — il arrivait progressivement à l'effectuer à l'aide de sa méthode originale et finit par le réaliser complètement. A l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire de sa naissance, nous avons le plaisir de l'en féliciter.

